

KARINE VANASSE

ERIC NEVE
PRÉSENTE

ERIC CANTONA



SWITCH

UN FILM DE **FREDERIC SCHOENDOERFFER**

SCENARIO ORIGINAL **JEAN-CHRISTOPHE GRANGE**

MEHDI NEBBOU AVEC LA PARTICIPATION DE **AURELIEN RECOING** DE LA COMEDIE FRANCAISE **KARINA TESTA**

CARCHARODON et L&G
En association avec PATHÉ
présentent

KARINE VANASSE **ERIC CANTONA**

SWITCH

UN FILM DE **FREDERIC SCHOENDOERFFER**
SCENARIO ORIGINAL **JEAN-CHRISTOPHE GRANGE**

avec
MEHDI NEBBOU
AURÉLIEN RECOING
KARINA TESTA
BRUNO TODESCHINI

Adaptation et dialogues
JEAN-CHRISTOPHE GRANGÉ et FRÉDÉRIC SCHOENDOERFFER

SORTIE LE 6 JUILLET 2011

Durée : 1h40

DISTRIBUTION
PATHÉ DISTRIBUTION
2, rue Lamennais - 75008 Paris
Tél. : 01 71 72 30 00
www.pathedistribution.com



PRESSE
Isabelle SAUVANON - YELENA COMMUNICATION
20, rue de la Trémouille - 75008 PARIS
Tél. : 01 42 56 80 94
isabelle.yelenacom@orange.fr

Une coproduction
CARCHARODON – L&G – PATHÉ – FRANCE 2 CINÉMA
JOUROR PRODUCTIONS – TERCERA PROD
en association avec les soficas COFINOVA 7 – BANQUE POPULAIRE IMAGES 11
avec la participation de CANAL+ – CINÉCINÉMA – FRANCE TÉLÉVISIONS

Musique originale
BRUNO COULAIS



SYNOPSIS

Juillet 2010, Montréal, Canada. Sophie Malaterre, 25 ans, illustratrice de mode, voit arriver les vacances d'été avec angoisse. Pas de projets, pas d'ami, pas de fiancé... On lui parle du site SWITCH.com qui permet d'échanger sa maison le temps d'un mois. Sophie trouve, par miracle, un duplex à Paris, avec vue sur la Tour-Eiffel.

Son premier jour est idyllique. Le lendemain matin, elle est réveillée par les flics. Un corps décapité est dans la chambre d'à côté. Elle n'a plus aucun moyen de prouver qu'elle n'est pas Bénédicte Serteaux, la propriétaire des lieux. Le piège se referme sur elle...

Elle n'a pas seulement changé d'appartement. Elle a changé de peau et de destin...



Entretien avec FRÉDÉRIC SCHOENDOERFFER

Comment avez-vous été amené à travailler avec Jean-Christophe Grangé ?

Nous nous connaissons depuis une dizaine d'années. Jean-Christophe avait vu mon film SCÈNES DE CRIMES ; moi, j'avais lu ses deux premiers livres, «Le Vol des cigognes» et «Les Rivières pourpres». Chacun était client du travail de l'autre. Nous avons sympathisé immédiatement et sommes devenu amis.

Plusieurs fois, nous avons frôlé la possibilité de travailler ensemble, nous avons même une fois été engagés pour adapter «Le Serment des limbes», mais finalement le projet n'a pas abouti.

Un jour, j'ai dit à Jean-Christophe : «C'est quand même incroyable, ça fait dix ans qu'on se connaît, que chacun, dans notre partie, on flirte à peu près avec les mêmes thèmes, qu'on a envie de travailler ensemble et qu'on n'y arrive pas. Comment ça se fait ? Et si on réfléchissait à une idée originale qu'on écrirait ensemble sans rien dire à personne ?»

Pourquoi sans rien dire à personne ?

Sans doute, d'une certaine manière, pour conjurer le mauvais sort. Mais surtout, pour ne pas se mettre de pression : si on n'y arrivait pas ou si on n'était pas content du résultat, personne ne le saurait ! Là-dessus, Jean-Christophe me dit qu'il a peut-être une idée et me parle de cet échange d'appartement lourd de conséquences... Je lui dis banco, avec cette seule contrainte - puisqu'on l'écrit ensemble - que tout, dans le scénario, me plaise et qu'on soit le plus réaliste possible puisque c'est dans le réalisme que je me sens le plus à l'aise...

Alors que Jean-Christophe Grangé, lui, aime pousser le bouchon de la crédibilité le plus loin possible, voire s'aventurer aux limites du fantastique...

C'est ce qui était intéressant pour lui comme pour moi. Que chacun fasse un pas vers l'autre. C'est là où l'on pouvait

s'enrichir l'un l'autre. Nous sommes donc partis sur cette idée d'une jeune femme qui échange son appartement et se retrouve prise dans un piège. L'histoire d'une machination infernale. Très vite, des personnages se sont imposés. Celui de cette jeune femme et celui du commissaire auquel elle va, bien malgré elle, être confrontée. J'ai fait entrer dans la boucle assez rapidement un commandant de la brigade criminelle que je connais depuis SCÈNES DE CRIMES pour qu'il nous dise si le comportement du flic était à peu près logique et si le déroulement de l'histoire était cohérent, justement dans ce souci de réalisme qui m'anime. Il nous a confirmé ce que nous savions, à savoir que cette histoire n'est possible que parce qu'elle se déroule sur 48 heures et qu'elle commence un dimanche du mois d'août, quand partout, les effectifs sont réduits de moitié, quand toutes les administrations, les ambassades tournent au ralenti... À partir du moment où mon copain de la Crime m'a dit : «C'est sur la vitesse que va se jouer la crédibilité», je me suis dit qu'on pouvait s'amuser et y aller à fond. D'autant qu'il y avait, chez Jean-Christophe comme chez moi, le désir de faire avant tout un film divertissant, qui fasse passer un bon moment aux spectateurs... Revenir à ce qui nous a fait aimer le cinéma, retrouver un principe de plaisir, jouer et inviter le spectateur au jeu... Et puis, il y avait aussi l'envie, dans mon travail de metteur en scène, après avoir fait trois films personnels, de m'ouvrir à quelque chose de nouveau, d' inhabituel.

D'avoir été amené à réaliser des épisodes de «Braquo», d'avoir dû vous mettre au service d'un projet, d'une histoire, de personnages que vous n'aviez pas initiés ni écrits, a-t-il joué un rôle dans cette envie ?

«Braquo», c'est différent, parce que je n'ai pas du tout participé à l'écriture. C'était le plaisir de mettre mes pas dans ceux d'Olivier Marchal qui est un ami. Il me le proposait, j'étais disponible, c'était à un moment où j'avais satisfait mon ego avec mes trois films et où j'avais acquis une certaine





expérience, je pouvais donc remettre ma mise sur le tapis vert. «Braquo» tombait bien, c'était une espèce de remise à niveau. C'est d'ailleurs à ce moment-là que j'ai réalisé que c'était vraiment mon métier. Sans doute parce que justement, je faisais un travail de chasseur de prime : on m'avait appelé, j'avais une mission et un temps pour la remplir, comme dans un film de Clint Eastwood ! SWITCH, ce n'est pas la même chose. Tout en étant très différent de mes premiers films, il y a quelque chose de plus personnel dans SWITCH que dans «Braquo», de plus «accomplissant», si l'on peut dire, ne serait-ce que ce désir de s'essayer à retrouver le principe du plaisir pur - ce qui n'est pas si simple...

Concrètement, pour l'écriture, comment avez-vous procédé avec Jean-Christophe Grangé ?

On se voyait tous les jours ou tous les deux jours. C'est Jean-Christophe qui tenait la plume – normal, c'est son métier. On faisait des séances de travail tout l'après-midi. Au-delà de l'amitié que je lui porte, au-delà même de son talent, Jean-Christophe est un des gars que je connais qui bossent le plus. Je partais de chez lui à 8h du soir, on avait décidé trois pages de rectifications et le matin, j'emmenais mes enfants à l'école, je rentrais, j'ouvrais mon ordinateur et je voyais qu'à 6h du matin, il m'avait envoyé toutes les corrections ! Il se lève à 4h, c'est un monstre de boulot ! J'ai rarement vu cette puissance de travail chez quelqu'un. En plus, sur l'arche narrative d'une histoire, il est très fort, ça aussi, c'était intéressant. Évidemment, pendant toute cette

période d'écriture, notre maître, celui qui nous servait de référence, inaccessible bien sûr, c'était Alfred Hitchcock. Sur la précision de la mécanique, sur la tension constante, sur les retournements psychologiques...

Avec la résolution de l'intrigue, sa sophistication, cette blessure qui remonte aux origines, ce besoin inéluctable de vengeance, on est vraiment au cœur de l'univers de Jean-Christophe Grangé...

Effectivement, tout ça est même la fondation de l'œuvre de Jean-Christophe. Mais ça s'inscrivait dans des péripéties, une construction, des rapports humains où je me retrouvais... Nous avons donc avancé comme ça pendant sept mois, de manière assez harmonieuse, en soignant le moindre détail, sans les errements que j'avais pu connaître sur d'autres films, dans une grande confiance, avec le plaisir de se retrouver pour, enfin travailler ensemble. C'était sans doute le bon moment. Il y a dix ans, cela aurait été peut-être plus compliqué, pour des problèmes d'ego ou de volonté de définir son propre territoire. Aujourd'hui, tous les deux, d'une certaine manière, on est accompli. On n'est pas là pour voler la part de l'autre, mais pour travailler ensemble et essayer de faire en sorte que ces deux univers, ces deux forces de travail fassent un film. Cette période d'écriture a été un moment formidable de complicité professionnelle et d'excitation. Nous avons vu que ça fonctionnait et nous avons continué à ne pas en parler. Une fois le scénario terminé, même si nous voulions produire le film aussi tous les deux, nous nous sommes dit qu'il fallait faire entrer dans la bande quelqu'un dont la production était le métier. Chacun sa spécialité, comme chez les braqueurs ! Il y avait l'écrivain, il y avait le cinéaste, il fallait maintenant qu'on ait un producteur. Tout naturellement, je suis allé voir Éric Névé qui non seulement a produit tous mes films, mais qui est quelqu'un d'honnête et qui est un ami. Je me suis payé le plaisir d'arriver dans son bureau et de lui poser le scénario fini sur la table ! C'était une bonne surprise car, pour un producteur, cette période du développement est toujours un moment très aléatoire. On lui avait fait sauter cette étape ! Il a lu, ça lui a plu, il a donc été le troisième larron dans la bande et il a formidablement bien fait sa part du travail.

Au moment de l'écriture, aviez-vous des acteurs en tête ?

Non, pas du tout. La seule chose que je savais, c'est que je voulais une Québécoise pour jouer l'héroïne même s'il fallait qu'elle n'ait pas d'accent pour que l'histoire soit possible ! Je ne voulais pas, toujours ce souci du réalisme, d'une actrice française qui joue à la Québécoise. J'ai tout de suite été frappé par Karine Vanasse. Nous n'avons pas du tout écrit pour elle puisque nous ne savions même pas qu'elle existait, mais elle correspondait exactement à l'idée que je me faisais de Sophie Malaterre. Par son côté

«girl next door», jeune femme mignonne et normale, qui peut être la copine de votre fils, la fille des voisins... ça m'a touché tout de suite parce que je me disais que cette histoire n'aurait que plus de force si elle arrivait à quelqu'un de normal. L'identification du spectateur serait alors immédiate. D'autant plus qu'en France on ne la connaît pas. Ça renforçait encore plus l'identification. Ensuite, j'ai regardé son C.V. qui est impressionnant : elle a commencé à 13 ans et a remporté plusieurs prix. Et surtout, j'ai vu un film qu'elle avait coproduit et dans lequel elle joue : POLYTECHNIQUE. Une histoire vraie, une sorte de BOWLING FOR COLUMBINE au Québec, en noir et blanc. Un film remarquable qui n'est pourtant jamais sorti en France et où elle est formidable. On a pris contact avec elle, on lui a envoyé le scénario, ça l'a intéressée. Elle est venue à Paris, on a déjeuné tous les trois avec elle. À l'issue de ces deux heures passées ensemble, j'étais convaincu. Je n'ai pas eu de mal à convaincre Jean-Christophe et Éric même si, forcément, Éric a souligné qu'en France c'était une inconnue et que ça n'allait pas simplifier le financement. D'autant qu'on n'avait pas le temps de faire une coproduction canadienne, car je voulais tourner en été et qu'on était au printemps ! Mais finalement, les choses se sont bien passées et les Français qui finançaient le film, Pathé en tête, nous ont rapidement suivis. Pathé a dit oui en une semaine ! Il faut dire aussi qu'entre temps, nous avons trouvé qui allait jouer Forgeat.

Qui a pensé à Éric Cantona pour Forgeat ?

Rendons à César... C'est Éric Névé. Nous déjeunions tous les deux, parlions du rôle masculin, il a avancé quatre noms d'acteurs parmi lesquels Cantona. Je ne le connaissais pas mais j'ai tout de suite «filié» dessus. Parce que les flics de la Crime que je connais - et maintenant je les connais vraiment bien - ressemblent à Éric Cantona et qu'Éric Cantona ressemble aux flics que je connais. Des provinciaux «montés» à Paris et qui ont gardé leur accent, des gars qui viennent d'un milieu plutôt populaire – ce sont rarement des fils d'industriels. Je trouvais donc extrêmement juste d'avoir Éric dans ce rôle-là. En plus, il a l'âge, du rôle, on est commandant de la Crime à 44 ans quand on est brillant et il a cette stature, cette présence qui en impose.

Qu'est-ce qui vous a frappé chez lui lors de votre première rencontre ?

Son charisme, immédiat, évident, imparable. Sa popularité aussi. Mais surtout, ce qui a très vite été très agréable, c'est que c'est un bosseur. Il adore ça. On a beaucoup travaillé en amont. Je savais que sur le tournage on n'aurait pas le temps de discuter pendant des heures. On a fait des lectures, des répétitions, je l'ai même filmé en vidéo en lui disant ce qui me paraissait aller ou non dans le sens du film. Comme ça, une fois sur le plateau, je n'aurais plus qu'à lui dire «plus vite» ou «moins vite», «plus comme ça» ou «moins

comme ça.» Les fondations auraient été faites. Il était très content qu’on procède comme ça. C’est un processus qui lui va bien. Huit jours avant le tournage, il m’a dit qu’il partait en vacances et que sa femme, Rachida Brakni, qui l’a dirigé au théâtre, allait aussi le faire travailler. Du coup, j’ai rencontré Rachida, qui est une grande actrice et pour qui j’ai une admiration infinie, pour qu’on se mette d’accord sur la direction dans laquelle elle allait travailler avec Éric. C’était un beau moment, c’était amusant.

Les seconds rôles, même s’ils sont courts, sont interprétés aussi par des acteurs qui les font vraiment exister.

C’est ce qu’on recherchait avec ma directrice de casting, Mathilde Snodgrass. J’aime beaucoup, quand je fais un film, cette période du casting parce que c’est un des rares moments où je vois des acteurs, où je découvre des comédiens. Tous les acteurs qu’elle sélectionne, je les rencontre, je passe un quart d’heure avec eux, on ne parle pas forcément du film, on fait juste connaissance pour voir si on aurait envie de travailler ensemble ou pas. Pour jouer l’adjoint de Forgeat, c’était évident qu’il fallait quelqu’un qui soit assez grand pour faire la paire avec Éric qui mesure quand même 1,88 m. Si j’avais pris un petit mec, on tombait tout de suite dans la comédie. J’ai assez rapidement pensé à Mehdi Nebbou que j’avais déjà fait tourner dans TRUANDS. C’est un acteur excellent. Il est beau, il a de la classe. J’aime beaucoup le duo qu’il forme avec Éric. Ils ont belle allure ensemble. Pour le rôle de Bénédicte, celle qui manigance tout, notre point de départ bien sûr, c’était Karine. Il fallait qu’elle puisse lui ressembler. J’ai vu une trentaine de filles et Karina Testa s’est imposée par la qualité de son jeu. Et j’étais tellement content qu’Aurélien Recoing accepte le petit rôle qu’on lui proposait. Il lui apporte une belle dimension, il lui donne une existence beaucoup plus riche que ce qu’on avait écrit. Lui aussi, comme Éric, a une incroyable présence et, comme lui, il rajoute des couches à son personnage qu’on ne voit pas mais qui sont bien là. Il a quelque chose d’indéfinissable, à la fois léger et menaçant. Il pourrait jouer Hannibal Lecter ! J’ai pris un grand plaisir avec eux même si le tournage a été un peu chaud. On a quand même tourné en seulement 35 jours ! Le plan de travail était très serré. Il fallait y aller !

C’est le premier film dont vous n’avez pas confié la lumière à Jean-Pierre Sauvaire mais à Vincent Gallot.

Jean-Pierre est un ami. C’est un chef opérateur extraordinaire avec qui je retravaillerai sans doute, mais il se trouve que sur «Braquo», j’ai rencontré Vincent Gallot qui était cadreur avec qui je me suis très bien entendu. C’est un homme jeune, de 36 ans, qui a un talent fou. Par ailleurs, je savais que le film serait très difficile à faire et qu’en lui confiant pour la première fois la lumière, en le faisant roi, il me donnerait

plus que le meilleur de lui-même ! Et puis, ça m’intéressait aussi de changer. Peut-être pour échapper à l’habitude, sans doute aussi pour avoir le sentiment de se mettre un peu en danger. Il a tout de suite compris ce que je voulais. On faisait un film de genre, je voulais des contrastes de films de genre. En plus, c’est un très bon cadreur. On a d’ailleurs tourné tout le temps à deux caméras. Pour aller plus vite. Un film comme SWITCH, c’est cinquante plans tous les jours. Alors avec deux caméras, c’est déjà un peu plus facile.

Dans la mise en scène de SWITCH, il y a à la fois un côté extrêmement nerveux, énergique et des scènes très posées, très installées.

Pour simplifier, je pourrais dire qu’au début du film on cadre plutôt comme dans une comédie romantique - c’est le côté installé qu’on retrouve dans les scènes de commissariat, de face à face entre Karine et Éric - et puis, dès que, chez le dentiste, Sophie Malaterre prend la situation en mains, qu’elle décide de ne plus être victime mais de résoudre elle-même cette intrigue à laquelle elle ne comprend rien, ça devient un peu comme les Jason Bourne.

Justement, la scène de la poursuite à travers les pavillons est un vrai défi de mise en scène. Comment l’avez-vous conçue et préparée ?

À l’origine, dans le scénario, elle était censée se dérouler au barrage de Chatou mais lorsque j’y suis allé pendant la préparation, j’ai vu que ça ne se prêtait pas du tout à ce que je voulais. J’ai pris le problème à l’envers, j’ai réfléchi à ce que j’avais envie de faire et j’ai cherché le lieu en fonction. J’aimais bien l’idée d’une poursuite à pied, histoire de changer des habituelles poursuites en voiture. Je savais que Karine était sportive, jeune, elle a même été championne de ski et de natation. On s’en est d’ailleurs servi dans le scénario pour renforcer la crédibilité du revirement de Sophie Malaterre, quand de petite cousine du Québec, elle se transforme en guerrière. Quant à Éric, la question de ses compétences physiques ne se pose même pas ! Je voulais que ça se passe dans des lotissements pour qu’on passe de maison en maison et donc d’univers en univers, et dans un quartier en pente ce qui rendait la scène plus surprenante et plus spectaculaire.

On a cherché sur Google, on a regardé les photos satellite, on a trouvé l’endroit. C’était au Plessis-Robinson. Il devait y avoir soixante-dix maisons sur deux hectares. J’ai envoyé la régie frapper aux portes des soixante-dix maisons, dix-huit nous ont répondu favorablement. J’ai été les visiter pour trouver les quatre qui allaient nous servir. Une semaine avant le début du tournage, j’avais choisi les maisons, repéré l’itinéraire, je suis parti avec des cascadeurs et Vincent Gallot, et nous avons fait toute la poursuite en



la filmant en vidéo. Le monteur a travaillé ces images et ensuite, nous avons regardé ce qui manquait, ce qui fonctionnait, comment nous pouvions faire en sorte que ça fonctionne encore mieux. Nous l’avons réglée comme ça et ensuite, nous l’avons tournée en deux jours.

Aviez-vous des références en tête ?

Oui, j’ai pensé aux films que j’aime beaucoup et notamment à POINT BREAK de Kathryn Bigelow, où il y a une scène de poursuite exceptionnelle. Et aussi à N.A.R.C. de Joe Carnahan, qui s’ouvre par une poursuite très efficace d’un flic qui essaie de coincer un dealer. J’ai montré POINT BREAK à Jean-Christophe, je l’ai montré au repéreur pour lui expliquer ce que je voulais comme décor, je l’ai montré à Vincent Gallot, je l’ai même montré aux acteurs pour que tout le monde

comprenne dans quel esprit je voyais cette poursuite. Je dois dire que les acteurs ont joué le jeu au-delà de mes attentes. Ils se sont donnés à fond. Éric s’est même blessé le dernier jour. Une déchirure musculaire. On a cru à un moment donné qu’on n’allait pas pouvoir terminer la scène et puis, avec un bandage, il a tenu à la finir. Karine aussi s’est fait mal à une jambe. On a eu beaucoup de chance car ils y sont allés sans hésiter. Et c’était important pour le film, parce qu’on voit bien que ce sont eux qui courent, leur fatigue sert le film, renforce ce réalisme auquel je tiens. C’est la première fois que je tournais une scène comme celle-là, c’est excitant mais c’est surtout de la préparation, de la réflexion, de la logistique. Il faut penser à tout, comme par exemple toujours respecter une bonne distance entre les deux personnes qui courent. Une poursuite, c’est réussi quand on voit régulièrement le traqué et le traqueur dans le même plan.



Ces scènes spectaculaires, que ce soit la poursuite dans les pavillons ou celle dans l'immeuble où habite le jeune homme que joue Karim Saleh, qu'on a tournée dans trois ou quatre décors différents, ou la scène dans la fonderie, je voulais essayer de bien les faire, de vraiment mettre le paquet ! C'est ce qui était amusant et intéressant. Elles posent de vrais problèmes de mise en scène. On a alors, comme je le disais tout à l'heure, le sentiment de vraiment faire son métier. D'une part, j'ai plus de facilité à les faire qu'à l'époque de SCÈNES DE CRIMES, parce que j'ai davantage d'expérience et d'autre part, et c'est ce qui est excitant, je ne l'ai encore jamais fait.

Il y a autre chose que je n'avais jamais fait et qui m'a excité davantage encore, c'est de faire pleurer Karine face caméra, dans la scène où elle se retrouve face à Éric. Finalement, les poursuites, ce n'est que de la préparation,

alors que là... c'est tellement fort, tellement touchant...

Karine était vraiment impressionnante. Comme on n'avait pas beaucoup de jours de tournage, on avait décidé de tourner en même temps les deux scènes qui se déroulent dans cette même pièce. On filmait en champ contre champ, d'abord les plans des deux scènes sur un acteur puis on se retournait sur l'autre. C'est exactement ce que les acteurs n'aiment pas car on leur casse l'émotion. Pourtant lorsque j'ai dit à Karine : «J'aimerais que sur telle phrase il y ait une larme qui coule ici» et que j'ai dit «Moteur», à la phrase prévue, une larme s'est mise à couler à l'endroit prévu ! Personne ne m'avait fait ça avant. Cette fille est une merveille. J'ai été absolument époustoufflé par son travail, comment elle a perdu son accent, par la manière dont elle s'est impliquée. Je ne pouvais pas imaginer lorsque je l'ai choisie qu'elle serait aussi bien !

Pareil pour Éric, quand j'ai vu à quel point il s'était accaparé le personnage. Aujourd'hui, Éric est un acteur étonnant. Il a un côté Lino Ventura. Il a une présence physique incontestable et en même temps une grande finesse dans le jeu. Je m'en suis évidemment aperçu quand on tournait, mais plus encore au montage. Lorsqu'on se rend compte comment, petit à petit, dans la construction, dans l'évolution de son personnage, l'idée fait son chemin. En plus, Cantona est un homme de parole, ce n'est pas si fréquent que ça. Si on fixe des règles et qu'on les respecte, il va donner son maximum en toute simplicité, sans jamais de faux problèmes. C'est quelqu'un qui est très attachant, modeste, timide. Il dégage une telle puissance et en même temps une vraie humanité...

Finalement, il n'y a rien de mieux que de filmer des acteurs. Ce sont eux qu'on a envie de protéger. Il faut qu'ils soient extrêmement fous et généreux pour donner autant, pour s'abandonner autant à quelqu'un. Ils me fascinent.

Si vous avez changé de scénariste, de directeur de la photo, en revanche, vous avez conservé votre compositeur attitré : Bruno Coulais.

Oui, je ne pourrais pas me passer de lui. Non seulement, il a un talent immense mais c'est un type formidable, un sacré bonhomme, un des plus agréables que je connaisse. Pour un film comme SWITCH, la musique est quasiment un personnage supplémentaire. C'est elle qui donne le rythme, qui magnifie la tension. Tout de suite, il a compris ce que je recherchais et m'a donné très vite deux thèmes absolument formidables : le générique de début et ce thème au piano qu'on entend sur la terrasse du Mont Royal.

Si vous ne deviez garder qu'un moment de toute cette aventure ?

Je garderais d'abord et avant tout les deux acteurs. La petite Québécoise, elle a quand même eu un courage fantastique, elle a 26 ans, elle vient en France où elle ne connaît personne et elle donne ça, chapeau ! Ensuite, je garderais trois moments particuliers. Celui où, avec Grangé, on a décidé de faire le film, comme la concrétisation de notre amitié. Celui où j'ai déposé le scénario sur le bureau d'Éric Névé et que j'ai vu qu'il était à deux doigts de tomber à la renverse parce qu'il s'attendait à tout sauf à ça. Et enfin le moment où l'on a tourné la scène de la fonderie. C'était la fin du tournage à Paris, avant qu'on parte quelques jours à Montréal, l'équipe était sur les rotules, ils étaient un peu fâchés. En arrivant sur le plateau, on me prévient que les techniciens n'accepteront pas de faire d'heures supplémentaires. Je me demande comment on va faire parce que je sais qu'on va dépasser. Et puis, on met la séquence en place et Karine se met à jouer la scène. Et là, ce que fait cette petite bouleverse tout le monde. Vraiment. Quand les acteurs donnent autant, tout d'un coup il n'y a plus de mauvaise humeur, il n'y a plus d'heures sup ou quoi que ce soit, on ne peut que se mettre à la hauteur d'un tel don.



Entretien avec KARINE VANASSE

Comment avez-vous été impliquée dans ce projet ?

Il y a un peu plus d'un an, Frédéric Schoendoerffer a contacté mon agent à Montréal, j'étais en tournage à Cuba pour ANGLE MORT de Marc-André Lemieux. On a pu se parler brièvement au téléphone. Il m'a parlé du film, m'a dit qu'il cherchait, pour la crédibilité et la vérité de son histoire, une actrice québécoise qui pouvait jouer sans accent et qu'on lui avait parlé de moi. Il m'a dit qu'il allait m'envoyer le scénario. Quelques mois plus tard, début mai, je suis venue à Paris et je l'ai rencontré. Ce n'était pas une audition, plutôt une discussion pour faire connaissance. Il m'a dit qu'il avait vu et beaucoup aimé POLYTECHNIQUE, le film que j'avais coproduit, dans lequel je jouais et qui avait été présenté à Cannes. Moi j'avais vu AGENTS SECRETS que mon compagnon avait distribué au Québec. Je n'ai vu ses autres films et découvert son univers qu'ensuite. Jean-Christophe Grangé était là aussi. Je connaissais bien sûr le film LES RIVIÈRES POURPRES, mais je n'avais pas lu ses livres et je ne savais pas la place qu'il occupe en France. En fait, tout s'est passé très rapidement. Je n'avais pas vraiment de carrière en France, on ne me connaissait pas, c'était donc un vrai pari de leur part, ça m'a touchée. Ils me disaient que, le temps de tournage étant assez limité, ils voulaient s'entourer des bonnes personnes, aussi bien en ce qui concernait mon personnage que les autres. La complicité qu'il y avait entre eux était flagrante. On les sentait heureux d'avoir développé ce projet ensemble.

Qu'est-ce qui vous a le plus marqué lors de cette rencontre avec Frédéric Schoendoerffer ?

Ce qui a été évident tout de suite, c'est sa volonté de faire partager sa manière de fonctionner. C'est important pour lui qu'on puisse travailler bien à l'avance, que les questions soient posées très en amont car, une fois que le tournage a commencé, le temps nous est compté. Je crois qu'il voulait tester mon efficacité, s'assurer que je n'allais pas avoir de caprices d'actrice, ni l'encombrer sur le plateau avec mes inquiétudes – même s'il sait qu'on en a forcément, et tout le temps ! ça m'allait bien car la façon dont il travaille est aussi la façon dont je travaille.

Qu'est-ce qui vous a plu dans le scénario ?

Tout de suite, c'est la possibilité de m'essayer à un genre nouveau. Même si quand il m'a appelée à Cuba j'étais en train de tourner un film québécois qui est un peu un thriller, je n'avais jamais fait de films d'action. Au Québec, je suis connue pour des rôles plutôt dramatiques, donc ce personnage en fuite, qui court à perdre haleine, qui se bat physiquement, m'intéressait. D'autant qu'il n'y avait pas que de la course et des bagarres mais le film racontait une véritable histoire, surprenante, intrigante, aux ressorts et au dénouement totalement inattendus, et qu'il y avait de belles scènes à jouer avec une charge dramatique forte.

Qu'est-ce qui vous touche le plus dans le personnage de Sophie Malaterre ?

Son instinct de survie. Pendant le tournage, Frédéric me disait que c'était une fille prise au piège, qui essaie par tous les moyens de se dégager et qui même quand elle est découragée, qu'elle pense être à court de ressources, trouve assez de force, d'énergie et de courage pour essayer de s'en sortir.

Vous avez perdu votre accent québécois pour le tournage. Comment perd-on son accent ?

Ça se travaille ! Surtout, je voulais le perdre avant le tournage pour ne plus avoir à y penser du tout au moment du jeu. J'ai travaillé sur les dialogues avec une coach, juste pour essayer d'avoir une prononciation normale. Puis, pendant le tournage, nous avons continué à travailler, mais sur des détails.

C'est un film qui vous a demandé de vrais exploits physiques. Vous y êtes-vous préparée spécialement ?

J'aimerais vous dire que j'ai couru tous les matins avant et pendant le tournage mais non ! En même temps, Sophie Malaterre n'est pas censée être une super athlète, hyper entraînée, mais seulement une jeune femme normale qui fait





un peu de sport assez régulièrement – comme moi – et que les circonstances obligent à aller au bout de ses capacités. Vu ce que me demandait Frédéric, il a bien fallu quand même que je m’entraîne. Et j’ai eu la chance de travailler avec Alain Figlarz avant le début du tournage pour les combats, les chutes, la chorégraphie... Je n’avais jamais fait de cascades, j’avais vraiment envie de toutes les faire si possible et de les faire bien. Bien sûr, une doublure était prévue, mais je voulais d’abord voir jusqu’où je pouvais aller avant qu’on l’utilise. C’était plus par plaisir que par orgueil – même si j’ai une réelle fierté aujourd’hui à me dire que je les ai toutes faites, sauf une ! Avec Alain, on travaillait sur les mouvements, sur la chorégraphie, mais surtout sur comment faire passer le plus possible dans le jeu la force, la force des coups de poing, l’essoufflement... J’ai beaucoup aimé ça. Même si c’était épuisant, notamment la scène de la course bien sûr qu’on a tournée en deux ou trois jours ! Il y avait des escaliers à descendre, à monter, des maisons à traverser, des obstacles à

éviter. On sautait d’un toit, on remontait sur un mur, on repartait en courant... C’était assez excitant de courir comme ça et de réaliser parfois que le fait d’être épuisée apportait subitement quelque chose au jeu. La dernière journée, pour la dernière salve, mon corps était fatigué, j’ai voulu faire la course quand même, c’est la seule fois où il y a eu un petit accident, mais minime. Ça, c’est quand l’orgueil prend le dessus !

Comment aimez-vous travailler vos personnages ?

Plus ça va et plus j’apprécie que le réalisateur me demande de travailler avec lui. J’ai débuté jeune et j’ai longtemps joué sur mon instinct. J’avais peur, si je travaillais trop, de perdre ma spontanéité, mon naturel. Aujourd’hui, je sais au contraire que plus on travaille, plus on joue en profondeur, plus on trouve de nuances, de subtilités, plus on fait ressortir des choses qu’on n’avait pas remarquées ou imaginées aux premières lectures du scénario. J’ai aimé que Frédéric veuille

beaucoup travailler en amont. On a fait des lectures tous les deux, quelques-unes avec Éric Cantona au moins pour être d’accord tous les trois sur la direction dans laquelle on allait. Pendant les semaines qui ont précédé le tournage, on a pas mal lu et relu, on a pu se poser toutes les questions qui nous venaient à l’esprit, parfois juste sur une réplique.

Quand vous avez rencontré Frédéric Schoendoerffer et Jean-Christophe Grangé, Éric Cantona était-il déjà attaché au projet ?

Non. Là encore, je ne mesurais pas la place qu’il a en France. Au Québec, le football n’est pas très populaire. On est plutôt sur le hockey ! Mes références sur Cantona étaient assez limitées. Mais j’ai de bons amis français qui m’ont rapidement renseignée. J’ai eu des cours de Cantona avant d’arriver ! Et très vite, sur le plateau, je me suis rendue compte de la star, de l’icône qu’il était. Il a un charisme incroyable et l’on comprend bien pourquoi il a voulu être comédien. Sa voix, sa présence, l’éclat de son regard, tout le prédisposait à faire l’acteur. Il a une façon très directe de dire les choses, il peut avoir parfois un regard presque dur et l’on n’a pas le choix alors de ne pas lui laisser toute la place ! En quelques instants, il peut passer à un regard très doux. On sent aussi chez lui une grande sensibilité, une profonde sincérité. Je m’en suis aperçue notamment pour toutes les scènes d’interrogatoire quand Sophie est arrêtée. Son écoute est impressionnante. Il est vraiment là mais, bien qu’il en impose déjà beaucoup lui-même, il ne cherche pas à en imposer, il est prêt à recevoir aussi de façon très généreuse. C’était un vrai plaisir de jouer avec lui. Il y avait même quelque chose de réconfortant. D’ailleurs, avec tous, c’était très agréable de jouer – même ceux qui n’avaient que quelques scènes et repartaient. C’est là aussi, dans le choix des acteurs et également de l’équipe technique, que se révèle la qualité, l’intelligence d’un metteur en scène. Jacob Desvarieux, le vendeur qui aide Sophie, qui me donne un coup de main pour me trouver des vêtements et qui, dans la vie, est chanteur ; Karim Saleh, le premier joli Parisien que je rencontre ; Karina Testa qui n’a pas le beau rôle... Entre nous tous, il y a eu une vraie complicité. Tout le monde était assez ouvert, tout le monde semblait heureux d’être là et prêt à beaucoup donner. L’équipe technique – qui était très proche de nous – l’a senti aussi. Il y avait une scène difficile pour moi, celle du face à face avec Karina Testa dans la fonderie, où j’avais besoin de beaucoup de concentration et je me souviens de l’attention, de l’écoute même, des techniciens. Ça m’a beaucoup aidée.

Y avait-il d’autres scènes que vous appréhendiez particulièrement ?

Toutes les scènes d’interrogatoire. Parce qu’elles étaient assez longues, parce qu’on n’avait pas beaucoup de temps, parce que c’était là que se jouait la vérité du film. Il y a une

autre scène qui m’inquiétait. C’est le moment où, chez le dentiste, Sophie voit qu’elle n’a plus d’autre solution que de prendre les choses en mains elle-même, qu’elle va devoir s’enfuir et trouver la vérité elle-même. Ce changement d’attitude entre la jeune fille du début, un peu désespérée à Montréal mais qui découvre Paris comme dans un conte de fées, sur son vélo, au soleil, espérant que des portes nouvelles vont s’ouvrir à elle, et celle qui va devoir retrousser ses manches, se mettre à courir et devenir une vraie guerrière que rien ni personne n’arrête. Je savais qu’il était essentiel, qu’il fallait bien le rendre, que le spectateur croie au fait qu’elle avait en elle dès le départ cette force, cette volonté de combattre, ce formidable instinct de survie.

Quel est selon vous votre meilleur atout ?

Oh, je ne sais pas ! Peut-être que quand on me lance un défi, j’arrive à mettre ma peur de côté pour le relever. J’ai vraiment plaisir à faire ce qui est nouveau pour moi. Par exemple, le fait d’arriver à Paris sans que personne ne me connaisse, n’ait idée de ce que j’ai fait ni de qui je suis, bien que je sois actrice au Québec depuis l’âge de 13 ans, et devoir montrer en quelques jours ce que j’étais capable de faire, de montrer le désir que j’avais de bien faire, c’était très excitant et un peu effrayant aussi. Je craignais de sentir une résistance de la part de l’équipe et des autres acteurs, mais Frédéric a fait sentir à tout le monde que j’étais la bienvenue et très naturellement tout le monde l’a suivi. C’est peut-être ça mon meilleur atout, d’avoir la possibilité de me lancer comme ça...

Cela devait être particulier de vous retrouver à nouveau comme en terrain vierge...

Oui et c’était un vrai plaisir. Je sentais qu’il y avait à la fois une attente – mais qui c’est cette fille ? – et en même temps aucune référence, donc, pour moi, un grand sentiment de liberté. En tant qu’actrice, c’était important de partir sur un terrain vierge car quand on est sans cesse confrontée à des gens qui vous ont vu grandir, on a peur parfois de ne pas correspondre à l’idée qu’ils se font de vous. Arriver à Paris sur ce tournage m’a permis d’une certaine manière de réaliser où j’en étais, de pouvoir débarquer et me présenter comme une fille de 26 ans, avec ce qu’elle a appris, ce qu’elle sait, ce qu’elle ne sait pas, ce qu’elle va apprendre aussi. J’ai aimé cette idée-là.

Avec le recul, comment définiriez-vous Frédéric Schoendoerffer sur un plateau ?

Il a une vision très claire et très précise de ce qu’il veut. Quand on lui pose une question, on sait qu’on va avoir une réponse sans aucune ambiguïté. Il est très conscient aussi des sensibilités de tout le monde, aussi bien des acteurs que des techniciens, des énergies et des dynamiques communes,



et ce n'est pas si courant. C'est quelqu'un qui a cette capacité de vous faire une totale confiance. C'est vrai pour moi bien sûr mais aussi, par exemple, pour Vincent Gallot qui, pour la première fois, était directeur de la photo. Lorsqu'il vous donne cette confiance, on n'a pas d'autre choix que de vouloir l'honorer, que de vouloir tout donner pour être à la hauteur de ses attentes. J'ai appris à apprécier les réalisateurs qui sont de vrais capitaines, qui savent fédérer, mobiliser, diriger leur équipe, tout en étant capables de rester ouverts aux suggestions. J'aime dans le cinéma ce moment entre la mise en place et la première prise, quand tous les techniciens, tels de petites fourmis, commencent à travailler l'éclairage, les positions de la caméra et que moi, qui suis au centre de tout ça, je les regarde travailler. Ça m'émeut.

Si vous ne deviez garder qu'un seul moment de toute cette aventure ?

Cette dernière journée de tournage dont je parlais. Dans la fonderie, pour le face à face avec Karina. Ça faisait plusieurs nuits d'affilée qu'on tournait, l'équipe était vraiment fatiguée, on était en retard sur l'horaire et pourtant l'équipe a donné sans rien dire tout ce qu'elle pouvait jusqu'à la fin. Pour moi, c'était plus que touchant et tellement représentatif de l'énergie que toute l'équipe avait mise dans ce film pendant le tournage.

Maintenant que vous avez tourné SWITCH, accepteriez-vous d'échanger votre appartement ?

Heu... Eh bien oui ! Le film m'a montré les risques, mais je sais maintenant que je peux y échapper, que je peux m'en sortir !



BIOGRAPHIE

Jeune co-animatrice de l'émission populaire «Les Débrouillards», entre 1998 et 2001, Karine Vanasse entame sa carrière de comédienne en 1999 à la télévision. Elle joue dans plusieurs séries populaires dont «2 frères», «Un homme mort», «Marie-Antoinette» et «October 1970». Au cinéma, c'est en 1998 qu'elle se fait remarquer dans le rôle principal du film de Léa Pool, EMPORTE-MOI, rôle pour lequel elle obtient le Jutra de la Meilleure Actrice ainsi que plusieurs prix d'interprétation dans différents festivals internationaux.

Sur cette lancée, Karine participe à une dizaine de films. Elle travaille notamment avec Jean Beaudin dans SANS ELLE et Alexis Durand-Brault dans MA FILLE MON ANGE. Elle obtient un second Jutra en 2003 pour UN HOMME ET SON PÉCHÉ de Charles Binamé ainsi qu'un prix d'interprétation au Gala des Génies en 2010 pour POLYTECHNIQUE de Denis Villeneuve.

Le marché international s'ouvre à elle en 2003 avec une courte apparition dans HEADS IN THE CLOUD de John Duigan. En 2011, on pourra la voir dans ANGLE MORT de Dominic James, dans FRENCH IMMERSION de Kevin Tierney ainsi que dans le film canadien du réalisateur Leonard Farlinger, I'M YOURS.

Sur les planches, elle a interprété Irma dans «Irma la douce» au Théâtre du Nouveau Monde, une mise en scène de Denise Filiatrault et elle incarnera prochainement Marjorie dans «In Extremis» au Théâtre du Rideau Vert. Elle joue actuellement dans la nouvelle série d'ABC : «Pan Am».



Entretien avec ÉRIC CANTONA

Qu'est-ce qui a été le plus déterminant dans votre envie de faire SWITCH ? Le scénario ? Le personnage ? Frédéric Schoendoerffer ?

Comme toujours, un peu tout ça. Mais Frédéric avant tout. Le fait de travailler avec lui m'excitait. C'est mon agent, Elisabeth Tanner, qui m'a appelé alors que j'étais à l'étranger pour me parler de ce projet et elle m'a envoyé le scénario. Dès que je suis rentré à Paris, j'ai rencontré Frédéric. Je connaissais ses films et je trouve que, dans le genre, c'est un des meilleurs. J'aime sa maîtrise, sa rigueur, son élégance. Quand il raconte une histoire, c'est efficace et en même temps soigné, esthétique. Il filme très bien ses personnages. Pour SWITCH, tout de suite, il m'a parlé de l'allure de ces flics, il voulait qu'ils soient beaux, qu'ils soient en costume... Ce qui m'a décidé au départ c'est lui.

Vous souvenez-vous de ce qu'il vous a dit sur votre personnage, sur cet inspecteur de la Crime ?

Il m'a surtout parlé des vrais flics de la Crime qu'il connaît depuis longtemps, avec qui il travaille régulièrement, qui sont ses conseillers. Il m'a fait rencontrer l'un d'entre eux, qui est un de ses amis. On a passé pas mal de temps ensemble. Avec Mehdi Nebbou qui joue mon adjoint, nous y avons passé des soirées jusque tard dans la nuit. J'ai beaucoup aimé ces moments. J'ai essayé de vivre ça de l'intérieur, j'ai posé toutes les questions possibles à la fois par rapport au scénario et par rapport à leur métier. Est-ce qu'ils sont certains de ce qu'ils font ? Est-ce qu'ils ont des doutes ? Comment se comportent-ils pendant les interrogatoires ? Faut-il qu'ils fassent comme s'ils savaient la vérité ? C'est un travail très psychologique. Il m'a bien transmis le message.

Était-ce une démarche qui vous paraissait essentielle ?

Oui, ça me paraissait indispensable et comme Frédéric le connaît vraiment très bien, c'était très facile. C'est un aspect du travail que j'aime beaucoup. C'est à la fois une manière de donner de la chair à ce personnage, de comprendre sa psychologie et de s'ouvrir à des influences, à des inspirations, de s'enrichir même personnellement. On lui a demandé aussi de venir sur le tournage pour les premières scènes. J'y tenais et Frédéric aussi, pour qu'il voie si les

répliques étaient justes. Derrière leur fonction, il y a toute une logique, tout un comportement. Et puis, bon, ça met en confiance... Une fois qu'il m'a dit qu'il se retrouvait un peu dans le personnage, je pouvais partir en toute tranquillité.

Avez-vous le sentiment de lui avoir "volé" des choses ?

Volé, non, parce qu'il était là pour nous servir, pour servir le film. Mais oui, je me suis inspiré de certains détails. On a fait un beau travail en amont avec lui et son équipe.

Comment définiriez-vous cet inspecteur Forgeat que vous jouez ?

Je le trouve avant tout humain. C'est un peu le résultat des discussions que j'ai eues avec ce flic de la Crime, qui se définit un peu comme un anarchiste, comme un aventurier, comme quelqu'un qui découvre à chaque fois des vérités humaines. Bien sûr, ils sont là pour servir l'État, mais ils ont des motivations plus profondes, plus secrètes, plus intimes. Forcément, ça me parle. Ils vont aussi sur le terrain, il y a de vraies prises de risques, il y a une excitation à trouver la vérité, il y a des montées d'adrénaline, tout ça dégage un peu d'humanité. Et c'est justement parce que Forgeat est humain que le doute s'immisce en lui, qu'il regarde peu à peu cette fille différemment, qu'il se met à l'écouter, qu'il cherche à la comprendre. On en a beaucoup parlé avec Frédéric avant le tournage.

Chez Frédéric, il me semble en effet que tout le travail se fait en amont. Après, sur le tournage, il n'a plus de temps, il est sur les cadres, sur la lumière, sur les mouvements – même s'il reste très vigilant sur le jeu et très proche de nous. Mais l'essentiel est fait avant, si bien que lorsqu'on arrive, on sait tous où l'on va.

On a fait des lectures tous les deux et avec Karine, puis avec Mehdi. Des après-midi entières, où l'on se posait toutes les questions possibles : « Pourquoi on dit ça ? Pourquoi comme ça ? » Nous avons discuté de l'évolution du personnage, du doute qui l'habite peu à peu... J'adore tout ce travail préparatoire. J'ai besoin de lire le scénario de nombreuses fois avant de l'apprendre. Je veux savoir et comprendre ce que j'apprends. Il y a une grande différence entre apprendre et comprendre. Comprendre, c'est s'approprier ce qu'on a appris. C'est là-dedans que je trouve mon plaisir et il n'y a pas meilleur moyen pour avancer.





Vous avez aussi travaillé avec votre compagne, Rachida Brakhni.

On partait en vacances quelque temps avant le tournage, c'était l'occasion. Et comme elle m'a dirigé au théâtre dans «Face au paradis» (à Marigny en 2010), nous avons pris l'habitude de travailler ensemble. Le travail avec Rachida arrive dans un deuxième temps. Une fois que je sais le texte, on travaille sur les scènes elles-mêmes. C'est vraiment la dernière étape avant le tournage mais j'aime chacune de ces étapes. Je suis un peu du genre à être autant excité par la préparation du voyage que par le voyage lui-même. J'aime toutes ces questions : Où va-t-on ? Comment y va-t-on ? Qu'est-ce qu'on fait ? Pourquoi ? J'aime bien construire mon rêve. Pour moi, tout ce qui est travail est tout sauf une contrainte.

Avez-vous l'impression quand vous jouez un personnage comme Forgeat que vous jouez une part de vous-même ou vous amusez-vous à jouer quelqu'un d'autre, différent de vous ?

Ce qui est étrange justement, c'est que tout ce travail qu'on fait en amont participe au fait que quand on joue le personnage, on a le sentiment d'être soi, même s'il est loin de nous.

Simone Signoret disait que ce ne sont pas les acteurs qui entrent dans la peau des personnages mais les personnages qui entrent dans la leur.

Je suis à 100 % d'accord avec ça. Quelqu'un m'a dit que c'était Antoine Vitez qui disait ça. Dans la vie, on rencontre régulièrement des petites phrases qui nous parlent, qu'on comprend très bien et dont on se souvient toujours. Celle-ci fait partie de ces petites phrases que j'ai saisies, sans doute

parce que j'en avais besoin, et dont je me suis servi toute ma vie. Pour en revenir à cette formule de Signoret ou de Vitez, pour que le personnage entre dans notre peau, il y a effectivement tout un travail à faire qui est passionnant.

Y avait-il des scènes que vous appréhendiez ?

Il y a des scènes très importantes comme celles où on est ensemble à la Crime avec Karine. Les scènes d'interrogatoire où se joue quelque chose d'essentiel. Mais on les avait bien préparées avec Frédéric et Karine, même si au moment de la prise, c'est forcément différent.

Qu'est-ce qui fait, selon vous, que Karine Vanasse était idéale pour jouer Sophie Malaterre ?

Déjà, elle est idéale pour le rôle parce qu'en France on ne la connaît pas et que l'identification est facile. D'autant qu'elle a quelque chose de familier dans lequel tout le monde peut se retrouver et la suivre. Elle peut être à la fois rayonnante et lumineuse comme au début, lorsque son personnage arrive à Paris, et complètement dans le tragique comme dans la deuxième partie du film.

Dans ce registre-là, on est aussi entièrement avec elle. C'est important les partenaires. Ce qui est intéressant, c'est ce qui se passe entre celui qui donne et celui qui reçoit. Il y a les mots qu'on dit, mais il y a aussi l'écoute, un petit geste, un regard, un battement de paupière... Karine fait vraiment une grande performance. À la fois dans l'émotion, quand elle pleure, quand elle est avec sa mère au téléphone et dans les scènes d'action. Elle a le physique et l'énergie qu'il faut. Elle peut courir, elle peut sauter, elle peut escalader les murs... Elles sont rares les actrices qui peuvent faire autant de choses. Et dans le jeu, il y a eu comme une évidence avec elle. C'est quelqu'un qui aime travailler, qui a vraiment bossé son personnage, avec qui les rapports sont simples, vrais. Quand il faut se concentrer, on se concentre et en dehors on a des rapports normaux : on rit, on plaisante, on est sérieux, mais on ne se prend pas au sérieux. On a conscience du privilège qui est le nôtre de faire ce métier.

Avez-vous aimé tourner la scène de la poursuite ?

J'ai adoré ! Frédéric m'avait montré un peu ce qu'il voulait faire, il avait différentes sources d'inspiration, je savais que ça allait être long et qu'il fallait être prêt, alors, oui, je me suis entraîné. Notamment avec Alain Figlarz, qui a l'habitude de régler les combats pour les films et prépare les acteurs. On a même travaillé des scènes qui n'existent pas dans le scénario, où on se planque, où on peut être amené à donner l'assaut, à dégainer. De savoir le faire m'a aidé aussi, même si on n'avait pas à le jouer ensuite. Je ne fais pas des films pour ça, mais quand ça arrive, quand l'histoire justifie qu'il y ait comme ça des moments très

physiques, un peu dangereux même, car il fallait sauter les escaliers 4 à 4 en faisant attention aux jardinières en béton, je trouve ça très excitant. À l'image, cette poursuite est très impressionnante. D'ailleurs ce qui m'a le plus impressionné pendant le tournage, c'est le chef opérateur, Vincent Gallot. Il fallait nous suivre ! S'il y avait une branche de glycine devant nous, Karine et moi, on devait passer en dessous, lui aussi sauf qu'en même temps, il devait regarder son cadre, savoir où il allait ensuite, etc. ! Il est pour beaucoup dans l'efficacité et l'originalité de cette séquence. Il a su saisir la chance que lui offrait Frédéric, il a fait un sacré boulot. J'ai même eu peur pour lui parfois. Il est très courageux. Et à côté de ça, il est tout aussi efficace pour éclairer et magnifier les scènes intimistes.

Quel est, pour vous, le meilleur atout de Frédéric Schoendoerffer sur un plateau ?

Il est juste, y compris quand il n'est pas satisfait de ce qu'on lui donne ! C'est quelqu'un qui demande d'être dynamique et lui-même est plein d'énergie. Il sait tourner vite à plusieurs caméras. J'attends d'un metteur en scène qu'il me donne confiance, que je puisse me reposer sur son ressenti, sur son regard. J'ai trouvé tout cela chez Frédéric.

Connaissiez-vous certains de vos partenaires avant le tournage ?

J'avais rencontré Mehdi parce que Rachida, qui avait tourné avec lui dans SECRET DÉFENSE, tournait ONE DAY IN EUROP à Berlin où il habite. Mais nous n'avions jamais travaillé ensemble. Je trouve que tous les acteurs, alors que leur rôle n'est pas forcément important, ont su donner de l'intensité et de la vérité à leurs personnages. Aurélien Recoing qui a une belle présence, mais aussi Stéphan Guérin-Tillié, Cyril Lecomte... J'aime bien tourner avec des gens normaux qui aiment travailler. Ce sont des acteurs formidables, mais ils ne jouent pas à l'acteur entre les prises.

Diriez-vous que votre plaisir d'acteur vous donne de plus en plus de satisfaction, de film en film ?

Oui. Sans doute cela vient-il aussi de moi... Aujourd'hui, je me sens membre de cette famille, si on peut parler de famille. Avant j'avais l'impression, moi et les autres aussi - mais peut-être était-ce le fruit de ma parano ! - que j'étais un intrus. Aujourd'hui, peut-être par insémination comme dans les romans de Jean-Christophe Grangé, je fais partie de la même famille ! En tout cas, depuis quelque temps, je me sens à ma place. D'ailleurs, j'ai le sentiment au fond qu'il y a une continuité dans tout ce que j'ai fait, que je ne fais que poursuivre dans le métier d'acteur ce que j'ai commencé comme sportif, ce sont juste les règles du jeu qui ont changé.



Entretien avec JEAN-CHRISTOPHE GRANGÉ

C'est la première fois que vous écrivez directement pour le cinéma...

Frédéric et moi sommes amis depuis dix ans, il aime mes livres, j'aime ses films, on avait envie de travailler ensemble depuis longtemps, on a même essayé de développer l'adaptation du «Serment des limbes», mais le projet n'a pas abouti. On a décidé de prendre les choses en mains, d'écrire ensemble un scénario original plutôt que de partir d'un de mes romans. Au moins, on ne serait pas confronté aux problèmes d'adaptation que posent mes livres qui sont épais et complexes, on échapperait à ces sempiternelles interrogations : «Qu'est-ce qu'on garde ? Qu'est-ce qu'on ne garde pas ? Est-ce que c'est assez compréhensible ?» Je sais bien les difficultés qu'il y a à adapter mes romans puisque quasiment à chaque fois j'ai participé à leur adaptation. En plus, on avait envie, lui et moi, de s'essayer au cinéma de genre, à un cinéma de suspense mais aussi de loisir, de divertissement, «un film de samedi soir» comme on disait avant... Je lui ai dit : «J'écris un script un peu à la Hitchcock et tu me dis si ça t'intéresse.» C'est comme ça que SWITCH a commencé.

Travailler directement pour le cinéma a-t-il changé votre manière d'écrire ?

Oui, parce que je suis parti avec en tête le format d'un film. Donc quelque chose de beaucoup plus court. Plus court en nombre de pages, plus court en termes de séquences qui sont forcément plus courtes que les chapitres d'un roman, plus court en nombres de personnages ou de rebondissements. Ce qui a changé forcément aussi, c'est que je n'avais pas tout seul mais avec Frédéric qui me disait ce qui lui plaisait ou non, ce qu'il sentait juste ou non. C'était génial d'ailleurs de voir au fil de nos discussions, de nos séances de travail, le film prendre naissance au fur et à mesure dans sa tête. Ça fait une grande différence avec le travail d'un romancier qui est avant tout solitaire. En plus, comme on avait déjà à l'esprit le désir de le produire nous-mêmes, on a pu dès l'écriture, dès la conception de l'histoire, ne pas partir dans des directions ou des scènes qui auraient été trop compliquées ou trop chères à tourner. Souvent les projets se montent sur un scénario qui est

trop cher et il faut alors le mutiler. Non seulement c'est douloureux, mais la cohérence en prend souvent un coup. En travaillant avec Frédéric, dès qu'on sentait qu'on risquait de s'égarer, on revenait tout de suite à la ligne qu'on s'était fixée pour que le film soit possible. En effet, comme on avait fait ce développement tous les deux dans notre coin, sans rien dire à personne, on a voulu aussi rester maîtres du projet et ne pas replonger dans toutes les contraintes de production, avec le côté fiches de lecture, réunions qui n'en finissent plus, versions qui partent dans tous les sens. Ce n'est que lorsqu'on a été contents du script qu'on a cherché un partenaire avec lequel coproduire le film. Comme Frédéric est naturellement associé à Éric Névé depuis toujours, on lui a parlé de ce projet qui lui a plu. Ensuite, ça a presque été un conte de fées, en tout cas pour moi, dont toutes les adaptations ont toujours été compliquées à monter. Grâce à l'enthousiasme de Pathé, de France 2, de Canal, on s'est retrouvés à tourner l'été à Paris, au mois d'août exactement comme le désirait Frédéric, exactement comme l'histoire qui se déroule dans le film.

Quel a été le point de départ de SWITCH ? D'habitude qu'est-ce qui vous sert de déclic ? Un personnage, une situation, un thème ?

Un peu tout cela à la fois. Je suis passionné - on le voit bien dans mes livres - par les histoires d'identité, de substitution et je suis frappé dans le monde d'aujourd'hui par la facilité avec laquelle les gens échangent leur appartement. Tout d'un coup, ils se retrouvent plongés dans l'intimité, dans la vie de quelqu'un d'autre et qui plus est, le plus souvent, à l'étranger dans une ville qu'ils ne connaissent pas. Partant de là, c'était facile d'imaginer l'histoire d'une fille qui échange son appartement, change donc de vie et donc, presque, d'identité et... hérite d'un crime qu'elle n'a pas commis mais dont on lui fait porter la responsabilité. J'en ai parlé à Frédéric, l'idée lui a plu. Il faut dire qu'on est tous les deux fous de ces films d'Hitchcock où quelqu'un, tout au long du film, essaye de résoudre une machination dont il est victime.





On retrouve dans SWITCH des situations et des thèmes qui vous sont chers : les rapports un peu compliqués mère-fille, les manipulations génétiques, les problèmes de filiation... J'avais envie, bien sûr, de travailler sur cette machination avec une jeune femme accusée d'un meurtre qu'elle n'a pas commis, mais je ne voulais pas m'arrêter à ça. Sans dévoiler l'histoire, j'aimais bien l'idée que, dans un deuxième temps, on comprenne que c'est elle expressément qui est visée, que ce n'est pas quelqu'un qui a été choisi par hasard, qu'il s'agit en fait d'une vraie vengeance, mûrie, délibérée. Si je n'avais eu que l'idée d'échange d'appartement avec un bouc émissaire pour un crime, je n'aurais pas eu envie d'aller plus loin. J'ai besoin que ce soit plus riche, plus complexe, plus profond. J'aimais bien, qu'au fil du film, on découvre qu'il y a derrière tout ça une fille blessée et, du coup, plutôt dérangée et même complètement givrée ! Qu'on découvre qu'au-delà de cette machination, il y a l'expression d'une folie liée à son enfance.

Comment expliquez-vous votre fascination pour ces questions d'identité, de filiation, de manipulation génétique, d'échange ? Qu'est-ce qui est le plus intéressant dans les histoires policières ? Le mobile, la motivation bien sûr. Or, pour moi, il n'y a pas de motivation plus profonde et plus importante que la question de nos origines, que ces interrogations : comment et pourquoi suis-je venu sur terre ? Je dois avouer que je suis beaucoup moins réactif - et d'ailleurs je pense que je n'en écrirai jamais - aux histoires policières basées sur l'intérêt, l'argent ou la jalousie passionnelle dans un couple, qui sont pourtant des mobiles fréquents comme on peut le constater tous les matins en lisant les faits divers ou les comptes-rendus de procès dans les journaux. Pour moi, c'est tellement moins fort. Le vrai mobile, le plus passionnant, c'est celui de l'identité et cette interrogation freudienne : qu'est-ce qui s'est passé dans l'enfance d'Untel qui peut expliquer qu'il soit devenu un monstre, un assassin ?

Ça, ça me fascine. En ce moment, même s'ils sont un peu datés, j'ai une grande passion pour les «Giallo», ces films italiens des années 70, ces polars qui ne racontent finalement que ça : un type qui a été traumatisé par une histoire et qui tue tout le monde ! Un type en noir qui tue des gens et qui est poussé par une motivation sourde, obscure, terrible qui vient toujours de l'enfance. Passionnant ! La «méchante» dans notre film, c'est un personnage de «Giallo». Elle est née d'une espèce d'abcès qui l'a conduite vers la folie avec un terrible instinct de destruction.

Vous parlez de cinéma, aviez-vous au moment de l'écriture des films de référence avec Frédéric Schoendoerffer ? Frédéric en avait un par-dessus tout : LA MORT AUX TROUSSES. Il y a pire comme référence ! En tout cas, c'est un objectif stimulant, même si on sait qu'il est inaccessible ! Nous avons pas mal parlé aussi de films comme LE FUGITIF ou comme les JASON BOURNE. Ce que j'ai aimé dans LE FUGITIF par exemple, et que j'ai essayé d'exprimer dans ce film-là, c'est non seulement que l'héroïne fuit, voulant échapper aux flics et à l'accusation qui pèse sur elle, mais qu'en même temps, elle mène elle-même l'enquête pour essayer de trouver la vérité, de comprendre pourquoi ça lui arrive à elle et qui se cache derrière ça. Souvent dans les films de simple poursuite, il n'y a que le suspense : le héros va-t-il se faire attraper ou pas ? C'est bien plus intéressant qu'il y ait en plus une vérité à découvrir. Dans SWITCH, même les flics qui poursuivent cette fille finissent par se rendre compte que quelque chose cloche dans cette histoire et ils cherchent à comprendre quoi et aussi ce qui pourrait l'expliquer. Sans perdre de vue le plaisir, le divertissement, j'aime bien que ce ne soit pas qu'un film d'action pur mais que ce soit aussi un peu cérébral.

Qu'est-ce qui était le plus compliqué pour vous dans l'écriture ? Franchement, rien. J'avais comme toujours ce handicap du scénariste - il est à la base de l'ambiguïté même du cinéma - qui écrit l'esquisse d'une œuvre qui va être terminée par quelqu'un d'autre, ce qui est en fait assez horrible ! Sauf que là, c'était facile de dépasser ce handicap puisque j'étais main dans la main avec celui qui allait reprendre le flambeau : il travaillait tous les jours avec moi, il avait le même univers que moi, ou en tout cas il était sensible aux mêmes choses, et en plus c'est un ami ! Au fur et à mesure de nos discussions, je voyais bien à quel point ce qu'on imaginait, ce qu'on écrivait, résonnait dans la tête de Frédéric. J'ai d'ailleurs pu le constater après, puisque - et ça a été un autre de mes grands plaisirs sur ce film - je suis souvent allé sur le plateau et que j'ai réalisé, en voyant Frédéric diriger ses acteurs, parler au chef opérateur ou au décorateur, filmer tout ça, à quel point on s'était compris

depuis le moment où on s'était retrouvés dans ma cuisine à discuter ensemble de ce projet, à quel point on était d'accord sur l'histoire à raconter, mieux : à quel point on avait tous les deux exactement la même histoire en tête. C'était très agréable de voir que le passage de relais était aussi fluide, évident et cohérent.

En quoi diriez-vous que vous vous complétez bien avec Frédéric Schoendoerffer ? Il y a deux tendances chez moi. Un côté journaliste qui essaye d'asseoir les situations, les personnages, les rebondissements sur des éléments précis, vrais, documentés. Et un côté plus rocambolesque qui peut même aller jusque dans le fantastique. Frédéric accentue la tendance que j'ai naturellement pour le réalisme. Il y a chez lui une démarche presque documentaire. Dans tous ses films, il s'appuie sur la réalité, sur des éléments extrêmement concrets et renseignés. Là, comme on était dans une histoire de manipulation compliquée, il me faisait beaucoup de remarques rationnelles qui n'avaient qu'un but : renforcer la crédibilité de l'histoire. Frédéric nous ramenait sans cesse à l'enquête policière. Sur ce plan-là aussi, c'était très intéressant de travailler avec lui. Je n'ai pas besoin de quelqu'un qui m'entraîne dans le délire, ça, je connais, j'y vais tout seul ! En outre, comme Frédéric a des amis policiers qu'il connaît depuis longtemps, il vérifiait avec eux la crédibilité de ce qu'on écrivait. C'était passionnant. Et c'était excitant de raconter une histoire originale, inédite, «border line», mais dans un cadre bien réel. L'équipe de Cantona, par exemple, ce sont des flics du mois d'août bien classiques.

Justement l'idée de faire se dérouler cette histoire sur 48 heures pendant un pont du 15 août était-elle là dès le départ ? En tout cas, elle est venue très vite. Cette histoire d'échange d'appartements était forcément une histoire de vacances. Paris pendant le pont du 15 août, ça nous arrangeait pour l'histoire parce que, évidemment, toute l'enquête est beaucoup plus lente et beaucoup plus difficile du fait qu'il n'y a personne dans les bureaux, ça se prêtait donc bien à une manipulation comme celle-ci, c'était même un des traits dominants de notre histoire. Et puis je crois que ça plaisait à Frédéric de filmer Paris ensoleillé, plein de légèreté et de touristes, et que cette impression presque de carte postale bascule ensuite dans le cauchemar.

Y avait-il un personnage plus compliqué que d'autres à écrire ? La seule chose un peu compliquée, pour que la machination fonctionne, c'est que l'héroïne soit québécoise mais n'ait pas

d’accent ! Or ça ne marchait que si on pouvait la prendre pour une Française, ce qui n’est pas si évident. C’était un peu ça notre difficulté, mais on a inventé à Sophie Malaterre une enfance française. Et puis surtout Karine Vanasse a si bien joué le jeu - elle a complètement effacé son accent pour le film - qu’on ne se pose même plus la question. Je suis assez fasciné du travail qu’elle a pu faire aussi dans ce domaine-là.

Comment définiriez-vous Sophie Malaterre, le personnage que joue Karine Vanasse ?

C’est une fille normale, un personnage de tous les jours à qui il arrive des choses extraordinaires. Sauf qu’elle a - et ça, c’est très hitchcockien - un formidable instinct de survie. Face à cet énorme stress qui pèse sur elle, face à cette machination asphyxiante qui pourrait littéralement l’engloutir, elle trouve en elle les ressources non seulement pour surnager mais pour prendre les choses en mains et chercher à comprendre ce qui lui arrive. On a pris ce pari de choisir une actrice qui correspond exactement au rôle, sans contrainte de notoriété, de box-office ou de quoi que ce soit d’autre. Pour faciliter l’identification avec le personnage. Pour qu’on soit en empathie avec cette jeune femme qui part à Paris en rêvant d’une histoire un peu romantique et qui, du jour au lendemain, se retrouve au cœur d’une véritable catastrophe. Karine est une actrice impressionnante. Non seulement elle a perdu son accent, mais au moment où les choses se gâtent pour Sophie, elle révèle une pugnacité incroyable. Grâce à Karine - c’est quelqu’un de sportif -on ne met jamais en doute que cette fille au départ sympa et fragile puisse dans l’adversité révéler une telle énergie, une telle combativité, une telle endurance, même physique. Quand elle se bat, elle est complètement crédible, quand elle court et qu’elle a aux trousses Éric Cantona qui est un grand sportif, ce n’est pas ridicule qu’elle ne soit pas rattrapée. Karine, en plus d’un grand pouvoir d’émotion, a ce côté-là qui n’est pas si courant chez les jeunes actrices de son âge.

Quelle a été votre réaction quand Frédéric Schoendoerffer vous a parlé d’Éric Cantona pour le rôle de Forgeat ?

Ça m’a surpris et ça m’a tout de suite plu ! Avec Frédéric, on est de la vieille école, on aime les histoires viriles, les polars avec Lino Ventura, les hommes qui en imposent dès qu’ils arrivent dans le champ de la caméra. Éric s’inscrit tout à fait dans cette tradition. Et comme au moment de l’écriture, poussé par Frédéric, on avait écrit un personnage de flic très réaliste, très vrai, Éric collait très bien à ce personnage. Il y avait comme une évidence.

Il y a chez Cantona une authenticité qui a facilité la fusion de ce qu’il est avec le personnage qu’on avait écrit. Quand vous le voyez arriver à l’écran dans son costard, vous avez

l’impression que c’est la police qui déboule chez vous ! Même son accent du Sud, c’est un truc des flics de la Crime, qui sont rarement parisiens. En même temps, vu sa présence et son charisme, on ne peut pas lui mettre n’importe quel adjectif. Moi, j’étais plutôt parti sur un type un peu bête, un peu «bas de la casquette», comme dans les «buddy movies». Frédéric n’en a pas voulu et il a eu raison. Il a eu l’idée de prendre Mehdi Nebbou avec qui il avait déjà travaillé, qui est un beau mec, élégant et classe. Du coup, Frédéric qui aime bien les flics classieux, a fait un tandem de flics plus intéressant, et surtout plus proche de la réalité. Les flics de la Crime ne sont pas du tout des cowboys, comme on les voit à la télé, en jean et en blouson. Ils sont en costume, passent beaucoup de temps à leur bureau, à réfléchir, à analyser les indices. Ce sont plutôt des intellectuels. J’ai aimé ça justement, de voir comment le casting prolongeait le scénario, magnifiait l’écriture. Jusque dans les seconds rôles : Aurélien Recoing, par exemple, qui a accepté de jouer un deuxième voire un troisième couteau. Il est tellement bon qu’il a tout de suite donné un grain particulier à ce personnage, une densité, une présence plus forte que ce qu’on avait écrit. C’est la magie des bons acteurs.

Qu’est-ce qui vous a surpris en voyant Frédéric Schoendoerffer sur son plateau ?

J’y suis allé souvent d’autant que pas mal de scènes se sont tournées dans mon quartier, derrière la Tour Eiffel. Même pendant les repérages, Frédéric m’appelait et me disait : «Je suis en bas de chez toi, viens voir l’appart que je visite.» Ce qui m’a le plus frappé, c’est de voir la différence entre Frédéric avant un tournage et Frédéric pendant un tournage.

C’est-à-dire ?

C’est comme s’il était à 100 mètres du sol ! Il était dans une concentration qui est la mienne quand je suis devant mon ordinateur, sauf qu’il avait des dizaines de personnes autour de lui ! On aurait dit un chef d’orchestre entouré de tous ses musiciens. Quand je venais à l’heure des repas, on déjeunait ou on dînait vite fait et je voyais bien qu’il était dans la concentration de quelqu’un qui était en pleine expression. C’était assez bluffant.

Quel est, selon vous, son principal atout de metteur en scène ?

J’allais dire - mais je ne veux froisser personne ! - l’intelligence. C’est quelqu’un qui a un background solide, qui a énormément lu, qui a vu beaucoup de films, qui a un père qui a été un grand du cinéma et qui, déjà, arrive avec une richesse intellectuelle qui n’est pas si fréquente et qui est tellement agréable dans nos discussions de tous les jours. En plus, il n’est pas là simplement pour faire des images



mais pour exprimer tout un tas de choses qu’il a dans la tête. Et puis, il a une élégance naturelle dans la vie comme dans son travail. Il a un vrai regard, un regard stylisé et élégant qui me plaît et me touche, avec ce goût qu’on partage pour les choses policières, noires, sanglantes.

L’une des caractéristiques de vos romans, c’est aussi l’extrême précision avec laquelle vous décrivez des scènes d’une violence tout aussi extrême. Sachant que les images sont plus fortes que les mots, vous êtes-vous retenu ici ?

Oui parce qu’on était plutôt dans un suspense psychologique. D’habitude, je me dis : «Il faut qu’on ait peur, qu’il se passe quelque chose de vraiment affreux, et puis après on passe à autre chose, on passe au suspense, mais la menace est

là.» Ici, on était dans une logique d’action, de poursuite et pas de tueur en série, ce n’était donc pas un film où l’on allait avoir des crimes horribles ponctuant l’histoire. On était plutôt dans une logique hitchcockienne avec l’ombre de la méchante qui plane, avec le sentiment d’une présence menaçante plus que de quelqu’un dont on voit les crimes. Ce qui n’empêche qu’il y a quelques scènes montrant quand même de quoi elle est capable, pour qu’on ait conscience du danger. J’aime beaucoup Karina Testa, l’actrice qui joue la méchante. Elle est impressionnante. Même sur le plateau ! Quand je l’ai vue sur le tournage, j’ai trouvé qu’elle avait une présence assez inquiétante. Y compris entre les prises lorsque d’habitude les acteurs se décontractent, elle était très tendue. Sans doute était-elle dans son personnage... Heureusement, à la fête de fin de tournage, j’ai été content de la voir détendue, elle m’avait fait peur !



Avez-vous suivi aussi le film au montage ?

J'y suis allé souvent mais simplement pour voir Frédéric travailler. J'ai été frappé de voir qu'il faisait exactement ce que je fais quand je relis mes livres. Il retirait tout ce qu'il estimait être en trop, les redites, les «à peu près», il resserrait... C'est frappant de voir à quel point avec un autre matériau - les images - il a fait la même chose, cet écrémage.

Qu'est-ce qui vous intéresse autant dans le cinéma pour que vous y reveniez régulièrement ?

Malgré tous les problèmes que j'ai rencontrés dans les adaptations de mes livres, vous voulez dire ?! Je trouve que le support image est très cohérent avec les histoires que j'écris. Ce qui m'intéresse énormément aussi, c'est cette narration en vignettes beaucoup plus courtes que des

chapitres et où l'on doit aller à l'essentiel. C'est très jouissif d'avancer comme ça, du tac au tac. Il y a une dizaine de répliques par scène et il ne s'agit pas de bavarder. C'est très excitant également de trouver les dialogues et les comportements qui peuvent traduire la psychologie des personnages, sans les ressources de la littérature qui nous permettent d'être dans leur tête. C'est un challenge artistique passionnant à relever. Et puis, évidemment, le fait que c'est un art qui parle à beaucoup de gens. Un succès littéraire pour les livres que j'écris c'est 250 000, 300 000 exemplaires, un film, ça peut être 2 millions et demi / 3 millions de spectateurs, on rajoute un zéro ! Donc, pour quelqu'un comme moi qui aime bien raconter des histoires, c'est forcément excitant de pouvoir toucher un public plus vaste.

Si vous ne deviez garder qu'un seul moment de toute l'aventure ?

C'est ce moment magique où, du papier, on a pu passer aux images. Cette fluidité entre le moment où l'on a dit : «Tiens, on va essayer de faire un film ensemble» et le moment où l'on était en train de le faire concrètement, quasiment sans problème, sans obstacle, sans angoisse. Je suis content de ce projet, parce que les problèmes qu'on a eus, les préoccupations qu'on a eues, n'ont finalement été qu'artistiques et non pas comme d'habitude dans le cinéma, liés à des tas de choses qui n'ont rien à voir : les egos, les problèmes d'argent, les problèmes techniques... En fait, c'est un film qui s'est fait aussi simplement que je fais mes livres !



LISTE ARTISTIQUE

SOPHIE MALATERRE	KARINE VANASSE
DAMIEN FORGEAT	ÉRIC CANTONA
STÉPHANE DEFER	MEHDI NEBBOU
DELORS	AURÉLIEN RECOING
	de la Comédie-Française
BÉNÉDICTE SERTEAUX	KARINA TESTA
VERDIER	BRUNO TODESCHINI
CLAIRE MARRAS	MAXIM ROY
ALICE SERTEAUX	NISEEMA
MARIANNE MALATERRE	SOPHIE FAUCHER
3ÈME DE GROUPE	STÉPHAN GUÉRIN-TILLIÉ
4ÈME DE GROUPE	SARAH PEBEREAU
KOUROSH	KARIM SALEH
KOSKAS	CYRIL LECOMTE
LE LÉGISTE	LUDOVIC SCHOENDOERFFER
LE DENTISTE	MAURICE BITSCH
INSPECTEUR LACHAUX	STÉPHANE DEMERS
INSPECTEUR CANADIEN	PIERRE LEBLANC
JAPONAISE	LIKA MINAMOTO
AGATHE HUYGENS	FRANÇOISE MICHAUD
PÈRE HUYGENS	CLAUDE LULE
LA PSY	LAËTITIA LACROIX
PAT	JACOB DESVARIEUX
RÉCEPTIONNISTE	KHALID MAADOUR
LE ZONARD	SÉBASTIEN HOUBANI

LISTE TECHNIQUE

Réalisateur	FRÉDÉRIC SCHOENDOERFFER
Producteur	ÉRIC NÉVÉ
Producteur associé	VIRGINIE LUC
Producteur exécutif	ADRIEN MAIGNE
Coproducteur	ROMAIN LE GRAND
1er assistant réalisateur	STÉPHANE MORENO-CARPIO
Scripte	ANNE-MARIE GARCIA
Casting rôles	MATHILDE SNODGRASS
Directrice de production	NORA SALHI
Régisseur général	VINCENT FAUVEL
Directeur de la photographie	VINCENT GALLOT
Cadreur 2ème caméra	PHILIP LOZANO
Photographe de plateau	CRISTOF ECHARD
Son	ANTOINE DEFLANDRE
	VINCENT MONTROBERT
	FRANÇOIS-JOSEPH HORS
Chefs costumières	MARIE-LAURE LASSON
	CLAIRE LACAZE
Chef maquilleuse	CÉCILE PELLERIN
Coiffeur perruquier	PIERRE CHAVIALLE
Direction artistique	JEAN-MARC KERDELUE (A.D.C.)
Chef monteur	DOMINIQUE MAZZOLENI
Chef bruiteur	PASCAL CHAUVIN
Chef machiniste	ROBERT AUCLAIR
Chef électricien	DANIEL SCHWARTZERBG
Directrice de postproduction	CHRISTINA CRASSARIS
Effets spéciaux	LES VERSAILLAIS
Régisseurs cascades	ALAIN FIGLARZ
	DOMINIQUE FOUASSIER
	DAVID GENTY
Musique originale	BRUNO COULAIS

Tournage août et septembre 2010
Paris et Montréal

